



L'être et le sens des états-de-choses dans les Recherches Logiques de Husserl

Pierre-Jean Renaudie

► To cite this version:

Pierre-Jean Renaudie. L'être et le sens des états-de-choses dans les Recherches Logiques de Husserl. Jocelyn Benoist. Propositions et états de choses : entre être et sens, J. Vrin, 2006, Problèmes et controverses, 2-7116-1830-7. <hal-02082775>

HAL Id: hal-02082775

<https://hal.science/hal-02082775v1>

Submitted on 15 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

L'être et le sens des état-de-choses dans les *Recherches Logiques* de Husserl

« Socrate : Quand on juge, n'est-ce pas en vérité
« une » chose qui est l'objet du jugement ? –
Théétète : Forcément – Socrate : Mais quand l'objet
du jugement est « une » chose, n'est-il pas une
chose « qui est » ? »

Platon, *Théétète*, 189a¹

Ce qui, entre autres choses, fait la force des voies explorées par Husserl dans ses *Recherches Logiques* est bien souvent aussi ce qui confère à cette œuvre son aspect assez labyrinthique et qui rend si délicate sa lecture – à savoir son caractère programmatique et inachevé. Les tensions internes de ce texte, qui nous empêchent de circonscrire sur certains points précis les *réponses* apportées par l'auteur, sont à la mesure des hésitations et des difficultés qu'il a pu rencontrer, et sans doute faut-il considérer que l'essentiel de son travail consistait encore à ce moment dans la mise en place des *questions* qui allaient devoir être celles de la phénoménologie naissante, et délimiter ce faisant un champ de problèmes à l'intérieur duquel devrait se situer une pensée proprement phénoménologique. C'est nous semble-t-il pour cette raison que les *Recherches* occupent une place unique dans l'œuvre de l'auteur, dans la mesure où elles ne cherchent pas seulement à fournir des réponses mais d'abord et avant tout à définir quels sont les problèmes qui peuvent avoir un *sens* pour le phénoménologue et qui doivent orienter sa recherche (et en cela, elles rappellent de façon assez forte le geste philosophique inaugural de Wittgenstein dans le *Tractatus*).

De ce point de vue, l'utilisation massive du concept de *sachverhalt* par Husserl dans les *Recherches Logiques* s'inscrit dans l'effort engagé par l'auteur pour repenser la notion d'« objet » du jugement, en la délestant des considérations d'ordre métaphysique qui l'avaient, depuis le XVII^e siècle, placée au centre de l'ontologie. Il s'agit alors de comprendre le sens que peut prendre cette notion d'objet dans le seul cadre d'une phénoménologie et une fois accompli le rejet du psychologisme dont l'ombre planait encore sur la *Philosophie de l'arithmétique*. Le terme d'objet est affecté dans les *Recherches* d'une relative indétermination, dans la mesure où il intervient à différents niveaux d'analyse, et dans une compréhension somme toute extrêmement large. Témoins par excellence de cette indétermination : les états-de-choses, dont le statut demeure assez difficile à cerner avec précision, au sens où il n'est justement pas évident de dire en quoi ils se rattachent à la catégorie générale des « objets intentionnels » et si leur spécificité ne doit pas nous obliger à revoir en profondeur cette catégorisation, ou éventuellement à les y opposer. Cette hésitation rencontrée par Husserl au sujet du statut qu'il faut accorder aux états-de-choses donne ainsi lieu à deux

¹ Cf. *Œuvres Complètes*, tr. fr. Léon Robin, éd. de la Pléiade.

lectures possibles des *Recherches*. Dans un cas, l'introduction du concept d'états-de-choses marquera la dernière étape d'une pensée métaphysique dénoncée plus tard par Heidegger comme une réduction systématique du sens de l'être à la modalité de l'« être-objet »² : dernière étape, car avec les états-de-choses, la proposition dans son ensemble trouve son correspondant objectif, et Husserl aurait par là accompli le rêve d'une prise intégrale de la pensée sur le monde ne laissant derrière elle aucun reste, en réduisant ce dernier à un ensemble d'objets pouvant être classés du plus simple au plus complexe. Mais inversement, on peut voir en eux la pointe la plus avancée de la réflexion husserlienne pour rompre de façon définitive avec ce modèle de l'objet en lui opposant la nécessité de prendre en compte des *formes*, une articulation et une complexité, qui donnent un sens et un statut entièrement nouveau à ce sur quoi porte le jugement. Nous voudrions ici essayer de suivre cette seconde hypothèse, ce qui nous amènera à lire la notion d'état-de-choses comme le symptôme de la difficulté rencontrée (et peut-être surmontée ?) par Husserl pour faire valoir le modèle de l'objet là où les formes de modalisation de l'intentionnalité mises au jour par la phénoménologie impliquaient de prendre en compte une structure complexe de l'« objectité » irréductible à celle de l'objet. Comment faire droit à une complexité syntaxique des états-de-choses sans la réduire aux articulations de la proposition d'un côté, et sans non plus la dissoudre dans l'organisation matérielle de l'objet perçu ? Si le statut des états-de-choses est aussi malaisé à définir dans les *Recherches*, c'est qu'ils portent la marque de l'effort conduit par Husserl en 1901 pour donner un sens phénoménologique à une complexité de l'objet qui ne soit pas simplement *constituée* par un sujet, et qui maintienne en même temps cette dimension d'extériorité de la chose irréductible aux actes de l'esprit qui s'en saisissent.

Husserl et l'école de Franz Brentano : Objets intentionnels et états-de-choses

« Husserl comprend le concept d'objet
d'une manière plus étroite que je ne penche à
le faire »

Meinong, *Über Annahmen* ³

L'introduction des états-de-choses dans le vocabulaire husserlien est, comme l'a relevé J.Benoist, le signe de l'influence conjuguée de Stumpf et de Twardowski⁴. Le terme est d'abord emprunté au cours de logique de Stumpf dans lequel celui-ci permettait de distinguer le contenu propre au jugement en

² Cf. le Séminaire de Zähringen (in *Questions IV*), où Heidegger reproche à « la métaphysique occidentale » son incompréhension fondamentale du sens de être, en expliquant que le seul statut de l'être a d'abord été celui de la copule du jugement, puis que l'être a été unilatéralement pris au sens de « être objet » (et Heidegger de critiquer ici Husserl pour avoir été victime de ce dernier sens). Il nous semble quant à nous que Husserl a au contraire cherché à sortir de ce sens de l'être en engageant, notamment autour de sa compréhension des états-de-choses, une redéfinition radicale du sens de l'« objet ».

³ *Gesamtausgabe*, §4, n.1 p.25.

⁴ J.Benoist, *Représentations sans objets*, pp.177-178.

soulignant sa spécificité par rapport au contenu des simples représentations. Mais la célèbre tripartition mise en place par Twardowski entre acte, contenu et objet d'un jugement oblige à se poser la question de l'objet en relation avec ce contenu et c'est à partir de ce moment que l'état-de-choses gagne sa teneur problématique. Car si Husserl hérite largement du dispositif théorique mis en place chez ces deux auteurs, c'est pour l'engager dans une série de déplacements qui vont porter les difficultés engendrées par la thèse brentanienne d'intentionnalité à leur paroxysme : d'un côté en effet, le jugement va être redéfini à l'aune des propriétés sémantiques de la *proposition* qu'il exprime (ce qui modifie sensiblement le sens qu'il y a à parler comme le faisait Stumpf du *contenu* du jugement) ; et de l'autre, le concept d'objet intentionnel va être considérablement retravaillé par Husserl dans l'horizon de la possibilité d'un remplissement de la visée intentionnelle devant lui apporter sa vérification. Dans un cas comme dans l'autre, on voit que la question autour de laquelle se joue la possibilité de repenser le concept d'état-de-choses de façon purement phénoménologique est celle de la vérité de l'objet, qui exigera pour être traitée de façon adéquate l'« élucidation phénoménologique de la connaissance » mise en place par la 6^{ème} *Recherche*. Si, comme le remarque Peter Simons, la notion générale d'« objet intentionnel immanent » avait chez Höfler et Meinong été convoquée pour répondre au problème des corrélats de l'intentionnalité⁵, Husserl sera quant à lui réservé sur l'idée d'étendre à des « objets d'ordre supérieur » l'analyse intentionnelle de l'objet : en passant à un niveau supérieur d'analyse où est impliquée la proposition en tant que telle et non seulement les simples significations qui la composent, ne doit-on pas s'en remettre à un sens entièrement nouveau de l'objet (au sens de « ce sur quoi » porte la proposition), qui entraîne nécessairement avec lui une redéfinition du sens premier et « minimal » de l'objet comme corrélat immanent de la visée intentionnelle ?

Le remaniement du concept brentanien d'intentionnalité engagé par le projet phénoménologique de Husserl semble ainsi aller de pair avec une remise en cause tacite de toute « théorie de l'objet » en tant que telle. La position de Husserl au sein de l'école brentanienne devient alors particulièrement intéressante, dans la mesure où elle aurait pu sembler en un sens intenable : partagée entre une fidélité à l'idée d'intentionnalité et un effort pour la sortir du dispositif auquel elle aura donné lieu. L'emploi que feront des états-de-choses les *Recherches Logiques* porte particulièrement la trace de cette ambivalence de Husserl à l'égard des auteurs qui, comme Twardowski, ont hérité des problèmes liés à la mise en place de l'intentionnalité et à l'extension qu'il allait s'agir de donner au concept d'« objet intentionnel ». Car dans un premier temps, l'idée d'états-de-choses apparaît sous la plume de Husserl comme désignant l'*objet* du jugement, généralisant à l'ensemble de l'expression du jugement l'analyse de la signification qui caractérisait d'abord, chez Twardowski comme chez lui, les seuls noms propres. On retrouve à ce niveau les exigences relevant de la plus stricte orthodoxie intentionnaliste, que Husserl semble encore reprendre à son compte :

a/exigence universelle de référence d'une part (il doit y avoir un objet dans tous les cas d'intentionnalité, thèse partagée par Twardowski et Meinong pour ne citer qu'eux).

⁵ Cf. P. Simons : « L'intentionnalité : la décennie décisive », in D.Laurier/F.Lepage, *Essais sur le langage et l'intentionnalité*

b/généralisation du modèle de la nomination pour comprendre le rapport intentionnel à l'objet d'autre part (l'état-de-choses est ce qui est « nommé », non plus par une partie seulement de l'expression mais par l'ensemble de la proposition).

Mais au moment même où il héritait des contraintes propres à l'école intentionnelle, Husserl allait d'une certaine façon chercher à s'en défaire, en s'engageant dans une position beaucoup plus nuancée, voire critique, eu égard au concept d'« objet intentionnel » (et ce sont très précisément les difficultés inhérentes à ce positionnement qui le conduiront à rouvrir dans la 6^{ème} *Recherche* la question du rapport entre une proposition et ce dont elle parle).

Les critiques adressées à Twardowski, d'abord dans la 1^{ère} puis dans la 5^{ème} *Recherche* nous donnent un bon indice de ce revirement : en ne se recoupant pas tout à fait, elles font apparaître des tensions significatives des difficultés éprouvées par Husserl pour clarifier la spécificité de sa position sur les états-de-choses. C'est d'abord avec la mise en place de sa théorie de la signification dans la 1^{ère} *Recherche* que Husserl s'en prend à Twardowski, auquel il reproche d'être tombé dans le piège intentionnaliste pour n'avoir pas su comprendre la dimension phénoménologique de l'expression que met au jour la 1^{ère} *Recherche*. On ne trouve pas dans l'expression d'un côté la signification, et de l'autre le rapport que celle-ci entretient avec un objet : pour reprendre les termes du §13, « une expression n'acquiert de rapport avec une réalité objective que du fait qu'elle signifie ». Husserl dénonçait par là l'*erreur* qu'il impute à la conception de Twardowski « d'après laquelle on pourrait sérieusement distinguer, dans l'acte donateur de sens, deux faces qui donneraient à l'expression, l'une sa signification et l'autre son orientation vers l'objet »⁶. Mais ce qui est en question dans ces formules n'est pas seulement la critique d'une mauvaise conception de la signification, c'est avant tout et de façon plus générale une critique de l'incapacité de Twardowski à saisir le sens et la portée du signifier en tant que tel, c'est-à-dire comme *modalité* à part entière de l'intentionnalité et non simplement comme un acte auquel on appliquerait, pour ainsi dire de l'extérieur, les règles de fonctionnement du dispositif intentionnel.

« On est par conséquent en droit de dire que l'expression désigne (nomme) l'objet *au moyen* de sa signification, ou encore que l'acte de signifier constitue le mode déterminé de visée de l'objet ».⁷

Il faut insister sur ce point : que le signifier soit une modalité de la visée intentionnelle ne veut pas seulement dire que ce qui vaut des autres actes intentionnels vaut aussi de l'activité signifiante ; cela signifie fondamentalement que l'intentionnalité ne peut elle-même se comprendre qu'à partir des tensions qui résultent de l'entrecroisement de différentes modalités de la visée intentionnelle, au premier rang desquelles se tient la visée signitive (et par opposition avec les modalités intuitive et imaginative de l'intentionnalité). Le fond de la critique husserlienne n'est ainsi sans doute pas tant une redéfinition de la signification qu'un effort pour comprendre de façon radicalement nouvelle ce que Brentano avait légué de façon éminemment problématique à ses élèves sous le nom si fameux de « thèse d'intentionnalité » ; ou plutôt, la critique ne se comprend ici que par la décision de ne pas soumettre d'emblée la

6 RL 1, tr. fr. pp. 55 et 57 ; sur ces questions, nous renvoyons à l'ouvrage de J.Benoist déjà mentionné.

7 Ibid. pp. 55-56 ; c'est Husserl lui-même qui souligne.

théorie de la signification à un dispositif intentionnel défini par avance et sans tenir compte de toute la spécificité du signifier, en vue de laisser le sens de l'intentionnalité se libérer d'une analyse rigoureusement phénoménologique du signifier, par opposition notamment au percevoir.

La question sémantique de la référentialité de l'expression et celle, psychologique, de l'intentionnalité des phénomènes psychiques, vont donc devoir trouver chez Husserl un traitement conjoint, et c'est un des points les plus marquants des *Recherches Logiques* que d'avoir mis en valeur la nécessité de repenser l'intentionnalité à partir d'une interrogation sur le phénomène de la signification. Mais avant de suivre les conséquences de cette relecture de l'intentionnalité sur le concept d'état-de-choses et dans la 5^e *Recherche*, il faut remarquer qu'elle n'est pas sans créer une forte tension interne à la théorie de la signification et qui traverse de part en part les thèses soutenues dans la 1^{ère} *Recherche*. Car si Husserl insiste d'un côté sur l'entente verbale du signifier (qui, en tant qu'il relève toujours d'un certain type d'actes, possède de façon essentielle cette propriété caractéristique de l'intentionnalité d'être toujours dirigée sur un objet), celle-ci doit être resituée dans les limites de la critique du psychologisme menée dans les *Prolegomènes*, qu'elle ne saurait à aucun moment remettre en cause : les significations demeurent *en droit* idéales et indépendantes des actes du signifier bien que *de fait* elles ne puissent avoir d'existence qu'à l'intérieur de ces mêmes actes. Aussi Husserl avait-il commencé par distinguer au §12 de la 1^{ère} *Recherche* le contenu idéal de la signification de l'activité par laquelle on se rapporte à un objet au moyen de cette même signification, marquant par là le primat accordé à la transcendance de la signification sur les actes qui visent à travers elle tel ou tel objet. Ce que *nomme* l'expression et ce qu'elle *signifie* ne peuvent se recouvrir terme à terme comme le feraient deux billets de banque dont on voudrait tester l'authenticité, pour reprendre une image de Frege⁸, car ce ne sont pas les mêmes choses qui sont en jeu dans l'un et l'autre cas : alors que le signifier consiste dans un rapport *logique* avec des unités idéales de signification, dont le caractère fondamental est de demeurer identiques en dépit des répétitions et des variations possibles des conditions effectives sous lesquelles cette expression sera réitérée (« ce qu'énonce cet énoncé reste la même chose quelle que soit la personne qui le formule à titre d'assertion, et quelles que soient les circonstances et les moments où elle le fait »⁹), l'acte de nommer consiste à chaque fois dans un rapport particulier avec un objet déterminé. De cette façon, « deux noms peuvent signifier quelque chose de différent mais nommer la même chose » tandis qu'« inversement, il peut aussi arriver que deux expressions aient la même signification mais un rapport différent à l'objet »¹⁰. Il faut donc commencer par distinguer « ce qu'énonce » une expression et « ce sur quoi » elle énonce quelque chose, autrement dit son sens et l'« objectité » (*Gegenständlichkeit*) qu'elle exprime au moyen de son sens.

« Toute expression non seulement énonce quelque chose, mais énonce sur quelque chose ; elle n'a pas seulement une signification mais elle se rapporte

⁸ Cf. *Écrits logiques et philosophiques*, tr. fr. C.Imbert, p.172 : « un accord ne peut être total que si les choses en accord coïncident, donc ne sont pas de nature différente. On doit pouvoir prouver l'authenticité d'un billet de banque en l'appliquant par *recouvrement* sur un billet authentique ».

⁹ RL1, §11, tr. fr. p.49.

¹⁰ RL1, §12, tr. fr. pp. 53-54.

aussi à des objets quels qu'ils soient. [...] Mais jamais l'objet ne coïncide avec la signification »¹¹.

Ce point nous amène au cœur du problème posé par la notion d'état-de-choses, dont le statut est considérablement obscurci par cette non-coïncidence entre l'objet et la signification qui met en jeu deux types de transcendance : celle de l'objet qui ne fait en un sens que répondre à l'exigence de référentialité du signifier en tant que celui-ci se constitue dans une visée (donc dépend de certains actes intentionnels), et celle de la signification qui ne dépend pas de ces actes mais se situe toujours au-delà d'eux¹². La 1^{ère} *Recherche* s'appuie en effet sur cette distinction entre ce que dit l'énoncé et ce *au sujet de quoi* il parle (son « *wohl über* ») pour délimiter le cadre dans lequel les états-de-choses vont trouver leur place, en établissant une analogie entre le rapport du nom avec l'objet nommé et celui de la proposition avec l'état-de-choses qu'elle exprime :

« une autre conception est encore possible, c'est celle qui conçoit l'état-de-choses *dans son ensemble*, ressortissant à l'énoncé comme étant l'analogue de l'objet nommé par le nom, et qui distingue cet objet de la signification de la proposition énonciative »¹³

Les états-de-choses sont ici très clairement rangés du côté de *l'objet* et non du *sens* de la proposition (ou du « contenu de signification »), et ils sont ici traités comme les corrélats de l'expression prise comme un tout : les propositions de notre langage ne parlent pas seulement de l'objet correspondant au sujet de la prédication et qui n'est autre que la chose individuelle perçue ; nos énoncés traitent plus généralement des états-de-choses auxquels renvoie le jugement propositionnel pris dans son ensemble¹⁴. Mais il faut bien remarquer que Husserl ne dit ici rien de ce que seraient, en un sens positif, les états-de-choses : il se contente précisément d'établir une analogie, et peut-être est-ce déjà à ce niveau le signe d'une certaine prudence de la part de l'auteur. Car il y a un point que cette analogie laisse dans une forte indétermination, à savoir la question de la dépendance de ce qui fait l'objet de la visée intentionnelle à l'égard des actes du signifier (qui ne semble pas gêner Husserl outre mesure dans cette 1^{ère} *Recherche*, cantonnée dans les limites d'une théorie de la signification), et ce point va prendre une tournure très problématique dès lors qu'il va s'agir de déterminer de façon beaucoup plus générale le statut des corrélats intentionnels de nos représentations, quelles qu'elles soient. C'est ce qui rend particulièrement intéressant les reproches que Husserl adressera à Twardowski dans la 5^{ème} *Recherche*, au moment où l'auteur fait porter son enquête sur « le genre de vécus psychiques dans lesquels le genre

¹¹ *Ibid.*

¹² On notera au passage que l'on retrouve, derrière la critique de la séparation effectuée par Twardowski entre deux faces de la signification, une distinction du contenu de signification et de l'objet visé au moyen d'elle qui doit tout compte fait beaucoup à son opuscule de 1894.

¹³ *RL* 1, p.55.

¹⁴ Le texte sans doute le plus clair et le plus radical sur ce point se trouve dans une lettre du 5 avril 1902 adressée à Meinong (et il n'est sans doute pas fortuit que cette explication survienne sur fond d'une discussion avec Meinong, ce qui suppose de trouver un terrain d'entente) : « Conformément à la distinction du contenu et de l'objet dans les représentations nominales, je fais la même distinction dans les énoncés propositionnels et dans les énoncés complets. *Proposition* veut dire contenu ou signification (dans ma façon de parler) et l'objet correspondant se nomme *état-de-choses* (*Sachverhalt*) ».

suprême de la signification prend son origine »¹⁵ et où il va être amené à analyser le caractère « intentionnel » de ces vécus, dont le trait fondamental est d'être toujours « *dirigé* sur des objets ».

Ce qui sera alors placé au centre de cette nouvelle critique, c'est la distinction entre deux sortes d'objets effectuant le partage entre la dimension psychologique de l'intentionnalité – le contenu immanent des actes mentaux – et les corrélats objectifs qui sont visés par ces actes. Plus encore que l'essai même de Twardowski (à l'égard duquel on pourrait accuser Husserl de faire preuve d'une certaine injustice – ou à tout le moins, d'un défaut évident de « charité interprétative »), c'est fondamentalement contre la conception de l'intentionnalité qui la sous-tend que Husserl dirige ses arguments. Or cette conception n'est pas propre à Twardowski, et on peut en trouver une exposition exemplaire dans la *Logik* de Höfler, ouvrage rédigé en 1890 en étroite collaboration avec Meinong, devenu son professeur après qu'il ait dans un premier temps suivi l'enseignement de Brentano :

« Les mots *Gegenstand* et *Objekt* sont employés en deux sens : d'une part pour cet item existant de façon indépendante [...] vers lequel notre présentation ou notre jugement s'oriente, et d'autre part pour l'item mental existant « en » nous. [...] Pour distinguer ceci de l'objet conçu comme indépendant de notre pensée, nous appelons le contenu d'une présentation ou d'un jugement l'objet immanent ou intentionnel de ces phénomènes mentaux »¹⁶

Twardowski hérite assez largement de cette bipartition décisive du sens de l'objet qui marquera un tournant dans la relecture de l'intentionnalité par les étudiants de Brentano, son apport personnel consistant à fixer cette distinction dans les termes du « contenu » immanent à l'acte psychique et de l'« objet » visé ou pris pour cible par ce contenu (en tant qu'il porte sur autre chose que lui-même). Et l'appendice aux §§ 11 et 20 de la 5^e *Recherche* est dirigé contre l'absurdité de cette distinction entretenue par l'idée que la visée intentionnelle serait d'abord par elle-même productrice d'objet, et dans un second temps seulement susceptible de rejoindre le support réel correspondant à cette visée. « *L'objet intentionnel de la représentation est LE MÊME que son objet véritable (wirklicher) éventuellement extérieur et il est ABSURDE d'établir une distinction entre les deux. L'objet transcendant ne serait en aucune façon l'objet de cette représentation s'il n'était pas son objet intentionnel* »¹⁷. On comprend ainsi quel était le « piège intentionnaliste » dans lequel avait sombré la théorie de Twardowski, victime des distinctions qu'elle mettait en évidence au moment même où celles-ci autorisaient une relecture de fond de l'intentionnalité : l'erreur fondamentale de Twardowski est d'avoir sacrifié l'unité objective et phénoménologique de la chose visée à une différence entre contenu et objet, qui ne peut avoir de valeur que du point de vue d'une psychologie intentionnelle que Husserl cherche ici à dépasser. Contre la distinction entre deux types d'objets, Husserl fait valoir celle qui sépare la seule « visée », l'*intentio* à laquelle peut ou non correspondre un objet (et « peu importe en l'occurrence que cet objet existe, soit fictif ou absurde », cet objet ne devant ici son statut à rien d'autre qu'à son caractère

¹⁵ RL 5, Introduction, tr. fr. p.141.

¹⁶ A. Höfler, *Philosophische Propädeutik : Logik*, §6, Vienne, Tempsky (cité par Simons dans l'article déjà mentionné).

¹⁷ RL 5, tr. fr. p. 231.

intentionnel), et l'objet pris pour terme de cette visée lorsque c'est bel et bien le cas qu'un objet lui correspond.

Ce qui disparaît ici du dispositif intentionnaliste, c'est l'exigence universelle de référentialité de tout acte psychique qui imposait de trouver un correspondant objectif à la proposition, en tant qu'expression d'une visée signitive. La voie était ainsi ouverte pour penser les états-de-choses sur un modèle autre que celui de la référence linguistique ou de l'objet désigné par un nom propre, et il nous semble que c'est précisément là le point autour duquel se concentre l'originalité de la conception des états-de-choses développée par Husserl dans les *Recherches*. L'erreur essentielle de Meinong comme des autres disciples de Brentano aura finalement été d'avoir sacrifié le jeu des différences entre des modalités irréductibles de l'intentionnalité au profit d'une conception très générale et totalisante de l'intentionnalité, erreur qui se traduisait par un concept beaucoup trop large de l'objet que Husserl n'était pas prêt à accepter d'emblée¹⁸. Aussi ne faut-il pas trop se fier aux formules parfois un peu déroutantes que l'on trouve dans la définition canonique de l'état-de-choses au §28 de la 5^{ème} *Recherche*, dont on notera qu'elles sont essentiellement le fruit de la réécriture à laquelle a donné lieu la 2^{ème} édition : Husserl cherche alors à rattacher les états-de-choses à une conception très enveloppante de l'intentionnalité qui s'inscrit dans le droit fil du « tournant transcendantal » de sa pensée. Mais ni cette définition, ni l'analogie de la 1^{ère} *Recherche* ne pouvaient suffire à donner une caractérisation complète du statut qu'il fallait accorder aux états-de-choses, dans la mesure où elles se situaient toutes deux sous l'horizon de l'élucidation phénoménologique de la connaissance qui devait en donner véritablement la clef dans la 6^{ème} *Recherche*. Le problème de Husserl n'est alors plus de trouver coûte que coûte une référence à tous les actes psychiques, mais de comprendre les relations entre différentes modalités intentionnelles sur la base desquelles s'établit notre rapport aux « objets », ou plutôt aux « objectités » connues. L'état-de-choses ne peut plus être pris pour un genre particulier d'objet au sens de l'ontologie ou d'une psychologie intentionnelle : il ne peut se comprendre qu'en tant qu'« objectité » sous-tendue par une théorie systématique des catégories et non par une simple théorie de l'objet¹⁹. Il ne s'agit plus seulement d'établir une correspondance terme à terme entre ce qui est dit et ce dont parle l'énoncé, mais de s'interroger sur la possibilité que quelque chose vienne remplir adéquatement la visée signitive conformément à ses modalités propres (c'est-à-dire vienne remplir les formes mêmes de la proposition).

Les états-de-choses et l'« élucidation phénoménologique de la connaissance » dans la 6^{ème} *Recherche*

« Une élucidation plus approfondie de ce rapport [entre la signification de l'expression et son orientation vers un objet] ne saurait être effectuée que

¹⁸ Meinong a, du reste, très bien analysé cette divergence entre la position de Husserl et la sienne dans la note déjà citée de *Über Annahmen* et dont nous voyons ici apparaître les raisons profondes.

¹⁹ J.F. Courtine avait insisté sur ce point dans son essai « L'objet de la logique », in *Phénoménologie et logique*, Paris, Presses de l'Ecole normale supérieure, 1996, p.23.

par l'examen de la fonction de connaissance des expressions et de leurs intentions de signification »²⁰

Il faut donc désormais porter notre enquête vers la reprise de la thématique des états-de-choses dans la 6^{ème} Recherche. Le problème n'est en effet pas tant de pouvoir attribuer telle ou telle forme d'être à des entités constituant les corrélats objectifs des jugements que de s'interroger sur le fait que, pour pouvoir apporter une confirmation intuitive à nos jugements (à nos « intentions de signification »), le réel ne peut pas nous être donné de façon simple, comme c'est le cas lorsqu'un nom propre vient « se poser » sur l'objet qui lui correspond²¹. Pour que le réel nous soit donné de façon telle qu'il vienne *rendre vraie* la proposition qui le vise, il faut qu'il nous soit donné de façon structurée, qu'il soit perçu *dans les formes mêmes* de la signification. Ou pour le dire encore autrement, la théorie phénoménologique de la connaissance fondée sur l'idée centrale du remplissement (*Erfüllung*) intuitif d'une intention de signification oblige Husserl à repenser la donation en étroite corrélation avec les formes mêmes de la visée, de sorte que le réel puisse nous être « donné tel que c'est visé »²², conformément aux modalités propres à l'intention de signification elle-même. Et dès lors, cela signifie que l'être ne peut devenir vérifiant (ne peut accéder au statut d'« être-vrai ») qu'en passant par le prisme de la signification, qu'en obéissant aux règles qui régissent la constitution du *sens* d'un énoncé (et non en lui donnant simplement pour correspondant un *réfèrent* objectif). La question de l'être de l'état-de-choses cède ici la place à celle de la constitution syntaxique de l'énoncé qui lui donne son sens et *doit* (en droit) pouvoir être vérifiée par l'intuition, ce qui conduit Husserl à soutenir la thèse selon laquelle nous percevons réellement des états-de-choses (et pas seulement des *objets* organisés entre eux selon tels ou tels rapports). Il y va ici d'un déplacement considérable de la notion d'état-de-choses qui, si elle plonge ses racines dans une tradition intentionnaliste appuyée sur l'exigence de référentialité qui caractérise l'ensemble des actes psychiques, se trouve à présent réaménagée dans le cadre d'une élucidation phénoménologique de la connaissance qui commence par reléguer cette question au second plan.

Ce déplacement s'opère dans la seconde section de la 6^{ème} Recherche avec la thèse de l'intuition catégoriale, selon laquelle les éléments catégoriaux de la signification ne sont pas seulement des contenus de sens relevant du seul domaine du propositionnel et, en tant que tels, non perçus. Ces « moments catégoriaux » de l'objet sont au contraire pour Husserl saisis à même la chose, laquelle ne peut nous être donnée en tant qu'objet de connaissance qu'à partir du moment où elle est déjà investie par un certain nombre de formes catégoriales qui la mettent en quelque sorte au « format » de notre visée propositionnelle (jusqu'à quel point, c'est ce que nous allons devoir nous demander). Et le point essentiel est que ces formes sont perçues même si elles ne sont rien de réel dans l'objet, même si aucun matériau (*Stoff*) ne leur correspond puisqu'elles ne sont très précisément *rien d'autre que des formes*. C'est là le sens de la fameuse analyse, bien connue, de l'être-blanc du papier au §40 de la 6^{ème} Recherche, qui permet à Husserl de poser de manière décisive la thèse

²⁰ RL 1, §13, p.56.

²¹ Cf. « Le nom *mon encrier* vient « se poser » (*legt sich*) en quelque sorte « sur » l'objet perçu, il lui appartient pour ainsi dire *d'une manière sensible* » (RL 6, p. 38)

²² cf. RL 1, §14 : « l'objet est *donné* [dans certains actes] de la *même manière* qu'il est *visé* par la signification ».

de l'excédent de la signification sur l'intuition, la première demandant fondamentalement plus que ce que la seconde pourrait à elle seule nous donner. Cette thèse va être déterminante dans la mesure où les états-de-choses ne seront pas seulement caractérisés par leur statut un peu particulier du point de vue des différents types d'objets ou d'entités que l'on peut mettre au compte d'une ontologie, mais où ils vont avoir à assumer l'articulation difficile de l'être et du sens avec laquelle sera entérinée le dépassement des théories de l'objet par une authentique phénoménologie de la connaissance.

Les états-de-choses sont ainsi fondamentalement liés au décrochage du catégoriel par rapport au sensible : ce n'est en aucune façon l'organisation sensible des rapports entre les différentes parties – concrètes – de l'objet qui constitue la condition ultime pour qu'un état-de-choses quelconque puisse nous être donné. C'est la structure catégoriale de l'objectité, autrement dit cette capacité qu'a le donné de venir se fondre dans les modalités de la visée signitive et de la vérifier, qui définit le sens qu'il peut y avoir à parler de quelque chose comme les états-de-choses. Loin de rabattre l'un sur l'autre, comme on aurait d'abord pu le penser, le sensible et le catégoriel, les efforts conduits par Husserl dans la 2^{ème} section de la 6^{ème} *Recherche* pour élargir le sens du voir au domaine de la catégorialité ne remettent aucunement en question ce décrochage sur lequel Husserl va au contraire insister. Il s'agit avant toute chose de nous prémunir contre l'erreur qui consisterait à « confondre des choses fondamentalement différentes : les formes de connexion sensibles ou réelles, avec les formes de connexion catégoriales et idéales »²³. Aussi, si Husserl peut affirmer au terme de la 6^{ème} *Recherche* qu'il est possible de percevoir des états-de-choses, il ne faut surtout pas entendre par là que ces derniers seraient, à l'instar des objets correspondant aux noms propres dans les propositions, susceptibles d'être saisis sur le même mode que le matériau sensible à partir duquel ils sont constitués, c'est-à-dire dans ce qu'Husserl appelle une intuition *simple* – en prenant grand soin de le distinguer de l'intuition catégoriale. Le passage de l'objet simple à l'objectité complexe qu'est l'état-de-choses engage de ce fait une redéfinition du type d'accès au réel qui est requis pour percevoir de tels objets, et cela revient à délimiter d'une façon entièrement nouvelle les conditions de la donation.

Ce qui est en question dans la 6^{ème} *Recherche* n'est ainsi plus seulement le point de savoir quel référent peut correspondre à telle ou telle visée intentionnelle, mais de repenser la théorie phénoménologique du remplissement dans le cadre d'une théorie de la connaissance, et cela suppose d'envisager les conditions de toute donation possible d'objet au point de croisement des différentes modalités intentionnelles. Contre les théories correspondantistes classiques de la vérité, Husserl redéfinit la question de l'adéquation entre le jugement et l'objet dans les termes du recouvrement non plus entre une proposition et un objet, mais entre deux modalités, signitive et intuitive, de l'intentionnalité. Il ne peut donc plus être question d'une simple « coïncidence » ou d'un recouvrement (*bloßen Deckung*) entre la proposition et l'objet de la perception, et le §40 de la 6^{ème} *Recherche* tirera les conséquences de la doctrine de la vérité établie au paragraphe précédent pour appuyer sur cette critique de la simple coïncidence entre le signifié et l'intuitionné la nécessité de recourir à quelque chose comme une intuition catégoriale. Par là, Husserl écarte toute interprétation de la proposition fondée sur l'idée d'un isomorphisme entre la structure syntaxique de la proposition et l'organisation

²³ RL 6, §48, p. 189.

concrète des parties du réel auquel elle renvoie, ce que l'auteur affirme très clairement en soutenant que l'expression ne peut être conçue comme une « réplique » ou « une sorte d'image de la perception »²⁴. La vérité, au sens nouveau et proprement phénoménologique de l'adéquation entre l'intention signitive et son remplissement intuitif (« *Adäquation* », terme que Husserl préfère à celui d'« *Übereinstimmung* » que Brentano avait mis au centre de sa critique des théories de la vérité-correspondance), doit ainsi apporter à la théorie de la connaissance les bénéfices gagnés avec la redéfinition de l'intentionnalité rompant avec la séparation entre le contenu subjectif ou la représentation et l'objet connu : l'*Erfüllung* fait voler en éclats l'entente *relationnelle* de l'adéquation qui ne décrit plus qu'un rapport purement immanent d'une modalité de l'intentionnalité à une autre (de l'intuition à la signification). Il nous faut tirer les conséquences de ces déplacements relativement au sens que l'on peut accorder aux états-de-choses, qui ne peuvent donc plus, comme la 1^{ère} *Recherche* le laissait largement penser, se définir *relativement* à la proposition comme son correspondant objectif, ou comme sa référence directe. La problématique catégoriale substitue à la question de la référence de l'expression propositionnelle celle des règles *a priori* qui régissent les rapports entre les modalités signitive et intuitive de l'intentionnalité devant nous permettre de comprendre comment, selon les termes de Husserl, la sensibilité est toujours et déjà dans une certaine mesure « informée par des actes catégoriaux »²⁵.

Le problème de savoir quel statut doit être accordé à ces objectités très particulières que sont les états-de-choses va ainsi prendre un tour nouveau dans les *Recherches Logiques* à partir du moment où Husserl va l'articuler à sa doctrine de la vérité, au §39 de la 6^{ème} *Recherche*, préparant le terrain de l'intuition catégoriale. Le point qui doit nous intéresser apparaît avec le premier concept de vérité défini par l'auteur comme une « identité » entre ce qui est intentionné d'un côté et ce qui doit apporter une confirmation à la visée de l'autre, identité qui doit établir « la pleine concordance entre le visé et le donné comme tel ». Or cette identité donnée dans le phénomène du remplissement, de la vérification de ce qui n'était d'abord qu'une visée anticipative, donne lieu à un état-de-choses qui n'est pas simplement le corrélat ou l'objet pris en vue par cette visée mais *le fait même de cette concordance pleine et entière entre le visé et le donné*. Husserl introduit ici un décalage entre deux sens possibles des états-de-choses, selon que l'on se place au niveau de la *connaissance* (et de sa vérification possible) ou des seuls objets de la *pensée* (reprenant à Kant une distinction que les *Recherches* s'efforcent de renouveler entièrement). Il apporte ce faisant un élément nouveau tout à fait décisif pour comprendre le statut des états-de-choses : le type d'être des états-de-choses ne peut se réduire à l'être au sens d'être-objet *pour* la pensée, mais suppose que l'on prenne en compte ce que Husserl appelle dans les lignes qui suivent « l'être au sens de la vérité du jugement » qui ne peut avoir de sens que dans la perspective d'une *connaissance* pouvant prétendre à la vérité. L'état-de-choses n'est pas d'abord et simplement *donné* à l'intuition, mais est *vécu* dans l'évidence du remplissement réalisant l'adéquation parfaite entre le visé et le donné. C'est d'ailleurs ce que disait déjà, en un sens, le §28 de la 5^{ème} *Recherche*, à savoir que ce qui nous apparaît dans le jugement, ou ce dont nous avons

²⁴ RL 6, p. 161.

²⁵ RL 6, Introduction, p.16.

conscience intentionnellement « n'est pas un objet qui puisse nous apparaître sur le mode sensible à la manière d'un objet perçu » :

« Dans le *jugement*, [...] «ce qui apparaît», ce dont nous avons conscience intentionnellement, ce n'est pas l'objet sensible existant, mais le fait qu' *il est* »²⁶

Ce n'est pas tant la chose perçue que l'évidence selon laquelle elle nous est bien donnée « telle qu'elle était visée signitivement » qui constitue l'être très particulier de l'état-de-choses. Cela signifie qu'un état-de-choses ne peut nous être présent que sur le mode de la vérification par laquelle une visée signitive trouve sa confirmation intuitive, et c'est en ce sens seulement que nous percevons les états-de-choses et qu'il est alors possible de dire qu'ils « sont ». Il ne s'agit donc ni de l'être simple de l'objet perçu qui constitue le terme de la visée au sens du « scope » anglais, de ce qui serait pris en vue par elle tout en lui restant extérieur (nous avons vu que la redéfinition de l'intentionnalité mettait un terme à cette conception), ni de l'« être-tel-ou-tel » de l'objet complexe exprimé par ce *complexe significabile* qu'est la proposition. L'être de l'état-de-choses dépend directement de l'évidence, ou autrement dit du vécu de vérité sur lequel il se fonde :

« *L'être au sens de la vérité du jugement est vécu mais non exprimé*, il ne coïncide donc jamais avec l'être visé et vécu dans le « est » de l'énoncé »²⁷

« *L'être au sens de la vérité du jugement* » : il faut entendre par là l'être-vrai de ce qui se donne et ne peut se donner *que* dans les modalités mêmes de la visée, de sorte que l'être propre à l'« objectité » en question ne soit ni seulement le produit de la visée signitive, ni l'objet au sens de ce qui se tient toujours déjà devant elle et qui lui fait face. Husserl rompt ainsi de façon décisive avec l'univocité du sens de l'être comme être-objet que Heidegger lui reprochera pourtant plus tard d'avoir perpétué. Aussi, si Meinong pouvait reprocher à Husserl d'avoir considérablement restreint le sens de l'objet en en proposant un concept beaucoup plus étroit que le sien, cela n'est vrai que parce que ce dernier s'était d'abord donné les moyens d'entendre l'être des états-de-choses en un sens nouveau et considérablement élargi. C'est ce dont témoigne la suite de ce même paragraphe : « Le concept plus étroit d'être concernerait l'*existence* d'objets absolus et distinguerait celle-ci du « il y a » (*Bestehen*) des états-de-choses »²⁸. Ce « il y a » n'est rien d'autre que le « il en est ainsi » dont parlera le §67²⁹, et qui renvoie à la définition de l'être qui vient d'être donnée par Husserl dans §39 comme « ce qui est perceptible adéquatement en général dans une relation indéterminée à une intention quelconque qu'il s'agit ainsi de vérifier (ou de remplir adéquatement) »³⁰. Tout repose donc, une fois de plus, sur l'entrecroisement des modalités signitive et intuitive de l'intentionnalité³¹. Husserl indique par là un décalage essentiel entre le sens d'être des objets

²⁶ RL 5, §28, tr. fr. p.253.

²⁷ RL 6, §39, p.152.

²⁸ RL 6, §39, p. 155.

²⁹ « Dans l'intuition des choses, nous effectuons une synthèse judicative, un acte *intuitif* : *il en est ainsi* ou *il n'en est pas ainsi*. »

³⁰ *Ibid.*, p. 154.

³¹ Le sens husserlien du *Bestehen* n'a ainsi rien à voir avec celui qu'il prend chez Meinong.

simples donnés à l'intuition et celui qui caractérise les objectités complexes comme les états-de-choses qui nous sont données à *connaître*. Le propre des états-de-choses est de toujours jouer sur deux tableaux : à l'intérieur de la proposition de connaissance qui l'exprime et à la structure syntaxique de laquelle il s'ordonne d'une part, mais toujours aussi immanquablement à l'extérieur d'elle, dans l'évidence au sein de laquelle s'atteste le « il en est bien ainsi » qui nous le donne en tant que tel. Dans le premier cas, l'état-de-choses exprimé nous donne à connaître une certaine configuration catégoriale du réel, l'être tel-ou-tel d'un objet visé *en tant qu'il* possède telle qualité ou telle relation avec tel autre (c'est par exemple l'être-sur-la-table de ce livre), tandis que dans le second, c'est le *fait* lui-même *que* le livre est bien sur la table qui nous est donné dans l'évidence. Ces deux sens de l'état-de-choses s'ordonnent aux deux sens, prédicatif ou assertif, du mot « est » (qui apparaissent dans la différence entre les deux propositions « S est p » et « « S est p » est »). Et la première de ces deux propositions ne peut nous être connue qu'à condition de redoubler cet état-de-choses par un autre, marqué au sceau de l'évidence ou de la concordance pleine et entière entre le visé et le donné qui lui apporte la confirmation qu'il en est bien ainsi que cette visée l'avait présumé. Pour reprendre notre exemple, « le livre est sur la table » n'est une proposition que nous pouvons connaître qu'à la seule condition que nous soit d'abord donné l'état-de-choses dans lequel s'exprime avec évidence le fait « que le livre est bien sur la table », c'est-à-dire que tel est bien le cas. C'est ce qu'indique très clairement Husserl en insistant quelques lignes plus loin sur cette distinction :

« À chaque étape, on doit distinguer entre l'état-de-choses qui vérifie et celui qui constitue l'évidence elle-même, entre l'état-de-choses objectivé et celui qui ne l'est pas »³².

Il n'y a donc d'état-de-choses que parce qu'il y a d'abord une évidence de la concordance entre le visé signitif et le donné intuitif, et ce point est décisif dans l'architecture des *Recherches Logiques* pour comprendre le statut des états-de-choses : l'état-de-choses peut, et c'est même une possibilité qui lui est essentielle, être objectivé (c'est-à-dire être pris comme objet ou comme terme d'une visée), mais cela suppose toujours d'abord qu'ait pu avoir lieu une évidence première constituant un nouvel état-de-choses sur la base duquel peut être objectivée la vérité qu'elle affirme³³.

Il ne sera ici pas inintéressant de remarquer que c'est sur cette même citation du §39 de la 6^{ème} *Recherche* que Simons, Mulligan et Smith appuient dans leur fameux article de 1984 leur interprétation du *Sachverhalt* husserlien en terme de *Truth-maker*³⁴. Car s'il reste indéniable que le sens général de ce §39 consiste à faire valoir la forte dépendance de la notion d'état-de-choses à l'égard d'une théorie *vérificationniste* de la connaissance, il est par ailleurs tout à fait significatif que Husserl y inscrive les états-de-choses dans un jeu incessant

³² *RL* 6, §39, p.153.

³³ Cf. *Ibid.* : « La coïncidence totale entre l'intention de signification de l'énoncé et la perception de l'état-de-choses lui-même [...] *peut*, sans aucun doute, être énoncée à chaque moment et être énoncée avec évidence. Elle devient alors l'état-de-choses d'une nouvelle évidence apportant une nouvelle évidence, pour laquelle il en va de même, et ainsi de suite ».

³⁴ cf. K.Mulligan, P.Simons, B.Smith : « Truth-Makers », paru dans *Philosophy and phenomenological research*, 1984 (n°44), pp. 287-321 ; URL = <http://ontology.buffalo.edu/smith/articles/truthmakers/tm.pdf>.

entre la proposition et la réalité qu'elle vise, sans les réduire ni à l'un ni à l'autre de ces deux domaines et sans les ramener de force à l'intérieur du champ de l'intuition ou au contraire dans celui de la signification. L'auteur des *Recherches* s'efforçait ce faisant de ne pas rabattre d'emblée les états-de-choses sur le modèle de l'objet qui *rend vraie* telle ou telle proposition de connaissance, mais cherchait plutôt à faire apparaître leur complexité propre au point de croisement des deux modalités, signitive et intuitive, de l'intentionnalité. Et ce qui reste tout particulièrement digne d'intérêt dans la façon dont cette 6^{ème} *Recherche* envisage les états-de-choses, c'est qu'elle essaye de comprendre leur rapport fondamental au domaine du propositionnel (car c'est bien l'organisation syntaxique de l'expression et les formes de la signification qui s'y trouvent impliquées qui commandent la structure des états-de-choses) sans les réduire tout à fait au statut de corrélat intuitif de la proposition prise dans son ensemble correspondant à l'objectivation de celle-ci. Ce que nous apprend ce §39 et qui rend nécessaire l'élargissement de l'intuition aux éléments catégoriaux de la signification, c'est que ce dernier sens de l'état-de-choses comme vérificateur de la proposition ne peut lui-même se comprendre qu'en rapport étroit avec un autre sens, plus originaire, de l'état-de-choses comme donnée première et évidente de la vérité de cette même proposition (qui n'est rien d'autre que ce que Husserl exprime en disant que le donné se donne exactement tel qu'il était visé, dans les modalités mêmes de cette visée). Et pour que le réel-concret se mette à devenir *vérifiant*, pour qu'il gagne sa dimension d'être-vrai en vertu de laquelle il ne se donne pas seulement à nous comme un ensemble de choses disposées les unes à côté des autres mais nous dévoile son propre *fait* en nous montrant qu'« il en est ainsi » et pas autrement, il faut nécessairement, comme l'avait du reste déjà noté Jocelyn Benoist dans *Intentionnalité et Langage*, que l'on passe par la dimension du *sens* et pas seulement par une interrogation sur l'être donné à l'intuition. Mais en même temps, il est fondamental de remarquer que cette exigence n'adosse pas simplement les états-de-choses à la proposition et à ses formes de signification, puisqu'elle suppose au contraire toujours que l'on s'en écarte, que l'on sorte d'elle pour recevoir l'évidence de sa vérité et pouvoir effectuer « dans l'intuition des choses, [...] une synthèse judicative, un acte *intuitif* : *il en est ainsi* ou *il n'en est pas ainsi* »³⁵. Ce ne sont pas les jugements ou les propositions qui produisent par eux-mêmes l'état-de-choses qui leur correspond, bien que cet état-de-choses ne soit pas non plus complètement indépendant de la visée signitive qui lui donne les formes selon lesquelles il pourra être perçu (dans l'intuition catégoriale du fait « que le livre est sur la table ») :

« Ce n'est pas dans la REFLEXION sur des jugements ou plutôt sur des remplissements de jugements, mais dans les REMPLISSEMENTS DE JUGEMENTS EUX-MÊMES que réside véritablement l'origine des concepts d'état-de-choses et d'être (au sens de la copule) »³⁶

Il semble dès lors un peu réducteur de vouloir embrasser toute la complexité de ces objectités que sont les états-de-choses en leur attribuant le statut ontologique de *truth-makers*, et l'une des thèses sous-jacentes de cette 6^{ème} *Recherche* nous paraît consister dans l'idée qu'il n'y a pas et ne peut y avoir de

³⁵ RL 6, §67.

³⁶ RL 6, §44, pp. 173-174.

sens à poser la question de l'être des états-de-choses et à ne les aborder *que* sous cet angle. C'est au contraire l'état-de-choses lui-même qui définit de façon primordiale notre compréhension de l'être en nous montrant son propre fait, et en nous faisant ainsi voir dans l'évidence qu'il en est ou non ainsi que la proposition l'affirme. C'est lui qui instaure et définit notre compréhension de l'être, renvoyant par là même la question de notre accès à l'être à celle de la constitution du sens de la proposition qui conditionne la possibilité de sa vérité, ce qui aura pour conséquence de faire passer au second plan la question de la référence.

Si les états-de-choses ont en un sens le statut de *truth-makers*, c'est donc seulement au sens, en définitive assez limité, où ils participent au processus de vérification de la connaissance, et non au sens *ontologique* où ils auraient une existence indépendante, en tant que corrélats objectifs du jugement. En recadrant la doctrine des états-de-choses à l'intérieur d'une théorie de la connaissance dont le point nodal se situe dans l'idée du «remplissement», Husserl s'engageait irrémédiablement dans une voie le conduisant à refuser que l'être des états-de-choses puisse consister dans autre chose que dans un *rapport* (entre signification et intuition), et il ne pouvait désormais plus être question de l'être d'une *chose* («*la*» signification propositionnelle ou le perçu). Simplement, il fallait considérer ce rapport sous l'angle où il permet d'affirmer et de reconnaître la vérité de certains énoncés, de sorte que ce rapport possède, tout autant que telle ou telle chose perçue, une *effectivité* (une consistance objective), dans la mesure où il peut valider – ou au contraire invalider – une proposition de connaissance (et c'est donc lui qui dit en dernière instance «ce qui est [ou non] le cas»). Husserl ne présente donc pas une thèse ontologique forte sur les états-de-choses, qui devraient être pensés comme une nouvelle sorte d'objet sur laquelle on tomberait nécessairement si l'on faisait, pour reprendre une idée chère à Russell, l'énumération complète de ce que l'on trouve dans la réalité : le sens d'objet de l'état-de-choses est second et dérivé par rapport à l'état-de-choses vécu et non exprimé. Pour le dire encore autrement, il y a un primat radical de l'état-de-choses constitutif de l'évidence sur celui qui est exprimé par la proposition, ce qui signifie une primauté de l'épistémologique sur l'ontologique. Il n'y a fondamentalement de sens à parler d'états-de-choses que là où s'est déjà posée la question de la vérité de la connaissance, et les états-de-choses ne répondent pas tant à notre interrogation sur l'articulation ontologique du réel-concret qu'à un questionnement phénoménologique sur la constitution du sens et sur le sens qu'il peut y avoir à dire d'une proposition, à l'intérieur de laquelle se mêlent des formes ou catégories de signification, qu'elle est *vraie*.

De cette façon, Husserl apportait dans sa 6^{ème} *Recherche* une réponse originale au dilemme que nous avons rencontré dans la 1^{ère} *Recherche*, la théorie phénoménologique de la connaissance permettant de résoudre les problèmes soulevés du seul point de vue d'une théorie de la signification : car l'alternative entre l'indépendance de l'objet à l'égard de la visée d'une part (indépendance qui le vouait à la simplicité en l'absence de toute complexité catégoriale propre aux seules «*objectités*») et l'idée qu'il soit entièrement constitué par elle d'autre part (mais alors inévitablement dépendant de cette même visée) trouve de ce point de vue une issue. L'état-de-choses n'est un objet complexe ou «*de degré supérieur*» qu'en étant d'abord un objet, par quoi il faut ici entendre le produit d'une objectivation déterminant le «*ce sur quoi*» porte la proposition prise dans son ensemble. Cela signifie qu'il est, en tant que corrélat objectif de la

proposition, constitué par la modalité signitive de l'intentionnalité qui le vise et ne peut le viser que *dans* ou *à travers les formes de signification* qui structurent syntaxiquement cette même proposition. Mais il n'est en même temps pas que cela, et nous touchons ici un point fondamental de la phénoménologie des *Recherches Logiques*, avant que cette thématique de la constitution ne prenne une importance décisive dans la philosophie de Husserl passée au prisme du transcendantal. L'état-de-choses est aussi, et en un sens essentiel, vécu dans l'évidence comme un *fait* qui ne saurait être exprimé dans la proposition et qui détermine de l'extérieur la possibilité de sa validité. C'est la raison pour laquelle la doctrine de l'intuition catégoriale insistera sur l'idée que des états-de-choses nous sont réellement et au sens propre *donnés* (donnés dans une forme nouvelle d'intuitivité), ce qui veut dire qu'ils sont toujours en droit perceptibles, et au même chef que n'importe quel autre objet simple. Les états-de-choses se situent donc à la fois en retrait par rapport à la sphère du donné sensible (au point de ne pouvoir s'accommoder tout à fait d'une interprétation ontologique de leur statut en termes d'objets réels correspondant à la proposition et lui servant de vérificateurs), sans pour autant se dissoudre dans le domaine du propositionnel, puisqu'ils s'inscrivent dans un certain décalage par rapport aux formes de signification qui structurent la proposition. Il nous semble ainsi qu'à travers les difficultés rencontrées dans l'élaboration de la notion de *Sachverhalt*, les *Recherches Logiques* offraient une certaine résistance à l'idée de réduire le champ de ce qui peut ou non être donné à ce qui peut « rentrer » dans le seul format de la proposition et de la visée signitive, sans pour autant les replier sur le modèle de l'objet simple et indépendant de l'intention qui le prend en vue.

Signification et intuition des états-de-choses

Ce qui aura été déterminant dans cette réécriture de la 1^{ère} *Recherche* qu'est en un sens la 6^{ème} *Recherche*, c'est cette thèse sur laquelle va faire fond sa 2nde section et qui fait valoir l'idée que la constitution du sens du discours est téléologiquement orientée vers l'idée de connaissance : c'est dans l'horizon du remplissement que se constitue la signification d'un énoncé, dans la mesure où la possibilité de vérification de la visée signitive fait désormais partie du caractère sensé d'une proposition (elle n'en est pas une condition nécessaire, puisque les seules conditions qui pèsent sur le sens de l'énoncé sont celles de la grammaire pure logique, mais elle s'intègre comme un élément nouveau rajoutant une dimension de sens qui ne pouvait pas être présente si l'énoncé n'avait pas été orienté vers la connaissance). La thèse de Husserl est ainsi qu'il y a bien un remplissement des formes de signification (des éléments syntaxiques de la proposition, syncatégorèmes compris) sans pour autant que cela implique en retour une dimension ontologique des états-de-choses (une entité du réel qui viendrait correspondre à la proposition comme l'objet correspondait au nom propre). Le recours aux états-de-choses ne rabat pas forcément l'une sur l'autre la visée signitive et la donation intuitive, et Husserl prend grand soin de maintenir au contraire à l'arrière-fond de cette 6^{ème} *Recherche* la thèse d'un écart irréductible entre la pensée et l'être. La réélaboration de la notion d'état-de-choses autorisée et mise en œuvre avec la doctrine de l'intuition catégoriale permet alors de conjuguer cette thèse avec l'apport qu'a constitué l'étude de la grammaire pure logique dans la 4^e *Recherche*, amenant de façon décisive Husserl à prendre en compte la structuration syntaxique de la proposition. Cet écart

nous semble en dernière analyse être le point décisif pour comprendre le sens devant être accordé aux états-de-choses dans les *Recherches Logiques*, et nous voudrions essayer de conclure sur ce point. Car les analyses précédentes laissent place à une ultime question : que signifie phénoménologiquement parlant le fait que des états-de-choses puissent nous être donnés, autrement dit comment un tel phénomène se laisse-t-il décrire (c'est bien la question que l'on doit au bout du compte se poser si l'on veut un tant soit peu mettre en pratique cette phénoménologie à laquelle nous invitaient les *Recherches*) ?

En soutenant avec sa doctrine de l'intuition catégoriale que les états-de-choses peuvent être réellement perçus en tant que tels, Husserl mettait en effet le doigt sur quelque chose qui semblait peut-être à première vue évident aux élèves de Brentano soutenant une position intentionnaliste sur les états-de-choses (sans doute trop *naïvement* évident aux yeux de Husserl) bien qu'il méritât d'être interrogé : à savoir le fait que des états-de-choses puissent nous être donnés, qu'ils soient en quelque sorte « matière à phénomène ». La question que ne pouvait précisément plus éviter de poser la 6^{ème} Recherche était celle de savoir ce que c'est au fond que de percevoir un état-de-choses, c'est-à-dire qu'est-ce qui peut au juste être perçu lorsqu'un état-de-choses nous est intuitivement donné. Et Husserl n'aura cessé de montrer que la réponse à cette question ne va pas du tout de soi, qu'elle pose au contraire de nombreux problèmes et suppose pour pouvoir être résolue que l'on envisage un « élargissement de la sphère de l'intuition » sur la base duquel il est seulement possible de rendre intelligible le sens de cette affirmation. Car dès lors que l'on renonce à concevoir les états-de-choses sur le modèle de l'objet donné à l'intuition simple ou à la *référence* de la proposition, la question de leur donation devient éminemment problématique. Il faut alors penser la possibilité d'un accès au réel qui franchisse l'écart entre la pensée et l'être (pour permettre à la proposition exprimée dans la visée signitive de trouver dans la sphère de l'intuition quelque chose qui la confirme) tout en maintenant en même temps l'irréductibilité d'une modalité intentionnelle à l'autre, de la signification à l'intuition (sans quoi les états-de-choses ne seraient que le symptôme le plus éclatant de la projection abusive de la structure propre au langage sur l'étoffe de la réalité). C'est précisément ce défi que relève Husserl en cherchant à comprendre le statut épistémologique des états-de-choses à partir de leur fonction catégoriale de structuration du rapport entre la pensée et le monde. Ce faisant, Husserl nous semble avoir contribué à déplacer d'une façon très intéressante le cadre de la discussion sur les états-de-choses, dans la mesure où la question qu'ils posent n'est plus tant celle de leur statut comme objets de la pensée (le « ce sur quoi » porte le jugement dont parlait la 1^{ère} Recherche) que celle des *modalités du rapport entre ce qui est pensé* (c'est-à-dire le jugement ou la proposition au sens de ce que Husserl appellera plus tardivement « le jugé en tant que tel ») et *ce sur quoi nous pensons*, entre le pensé en tant que tel et le penser comme visée de quelque chose. Le catégorial constitue précisément dans les *Recherches Logiques* ce qui doit permettre de traiter cette problématique, en ayant à charge d'établir le pont entre les conditions qui pèsent sur la pensée et celles que la pensée impose en retour au réel. En se demandant comment des objectités catégoriales telles que les états-de-choses peuvent être perçues, Husserl s'efforçait de comprendre comment certains objets pouvaient en un sens être *constitués* de part en part par la visée signitive et les formes catégoriales de signification tout en offrant une certaine résistance à cette visée, se traduisant par le fait que l'état-de-choses en question doit à chaque fois pouvoir nous être donné pour que la proposition puisse prétendre avoir une certaine

validité et conserver son sens de proposition de connaissance. C'est la raison pour laquelle les analyses de la 6^{ème} Recherche sur l'intuition catégoriale vont culminer dans une réflexion sur le jeu qui s'y opère entre la liberté de la pensée et la nécessaire limitation que lui impose son caractère transitif (aux §§ 62 à 64 de la 6^{ème} Recherche). La pensée consiste toujours à penser *quelque chose de quelque chose*, et cela suppose de pouvoir faire jouer entre elles deux choses dont il faut en même temps et coûte que coûte maintenir l'écart constitutif : la pensée et l'être qui ne se définissent précisément que l'une au contact de l'autre, et par leur résistance mutuelle l'une envers l'autre.

La complexité des états-de-choses prend sa source dans cette tension et ne peut donc en définitive se comprendre que du point de vue de l'intuition catégoriale : les catégories sont à la fois ce qui est pensé dans la proposition et ce qui est perçu à même la chose, maintenant de cette façon la distance de la pensée par rapport à l'être au moment même où elle risquait de tomber sous le coup d'une nouvelle forme d'idéalisme. Les états-de-choses ne nous sont donnés que dans et avec l'écart de la pensée par rapport à l'intuition simple qui constitue notre accès direct, et non encore catégorisé au réel. La distinction thématisée dans la seconde section de la 6^{ème} Recherche entre le « simple voir » et le « voir catégorial » s'appuie sur cette distinction « fondamentale » que Husserl retrouve « dans tout énoncé de perception », la « différence CATEGORIALE, voire ABSOLUE, entre FORME et MATERIAU de la représentation »³⁷. Tandis que le matériau (*Stoff*) est « directement » et « immédiatement » donné à l'intuition sensible, les formes catégoriales ne trouvent dans la simple perception « rien qui puisse éventuellement leur être conforme » et elles ne peuvent faire partie de la perception que dans la mesure où le percevoir est téléologiquement orienté vers la connaissance (Husserl joue ici sur le sens de *wahrnehmen* en faisant valoir l'idée que la perception est une saisie de la vérité de l'objet et non seulement une appréhension pure et simple de l'apparaître), et renvoie l'apparaître à une proposition en attente d'un remplissement intégral. Les formes catégoriales de signification qui se retrouvent dans la structure syntaxique de la proposition, éléments purement grammaticaux et syncatégorématiques compris, trouveront alors leur confirmation dans l'intuition bien qu'aucun fragment du réel sensible donné à l'intuition ne leur corresponde. L'appréhension des états-de-choses repose sur cette idée d'un remplissement où se croisent la visée signitive et l'intuition remplissante. De telle sorte que les états-de-choses ne doivent pas être entendus relativement à une *matière* (au sens d'un « matériau » sensible) avec laquelle nous serions en relation, mais comme une *forme* de réalité qui ne peut être donnée que corrélativement à la possibilité d'envisager certaines variations (certaines, c'est-à-dire pas n'importe lesquelles), et il faut bien insister sur l'idée qu'avec la notion d'état-de-choses, c'est notre capacité à saisir le réel par le biais de la possibilité que nous avons de l'identifier comme tel ou tel, selon telle ou telle forme, qui est en jeu. Ce qui nous est alors donné dans l'évidence en vertu de laquelle nous pouvons comme le dit Husserl affirmer qu'« il en est ou non ainsi », ce n'est pas une chose articulée de telle ou telle façon, ou considérée sous tel angle de vue, mais c'est d'abord et avant toute autre chose *la catégorialité même du réel*. Autrement dit, ce qui nous est donné avec l'intuition d'un état-de-choses quelconque, c'est la capacité du réel à recevoir telles ou telles formes, ou nos possibilités de le penser *comme* tel ou tel. Percevoir un état-de-choses, c'est avant tout percevoir une matière informée par certaines catégories qui n'ont de

³⁷ RL 6, §42, p. 168.

sens relativement à lui que par exclusion de certaines autres formes qui ne sauraient lui convenir et ne pourraient donner lieu à un état-de-choses. Husserl insiste sur ce point en présentant la possibilité de percevoir des états-de-choses comme corrélatrice de la possibilité d'établir certaines lois aprioriques de variations possibles des formations catégoriales qui structurent notre accès au réel :

« On parle [...] de percevoir et surtout de voir dans *un sens beaucoup plus large* qui embrasse l'appréhension d'états-de-choses tout entiers et finalement même l'évidence apriorique de lois (en tant que vues « intuitives ») »³⁸

Le réel se donne à nous dans l'ouverture d'un champ de possibilités catégoriales régies par des « lois » aprioriques qui nous permettent de le prendre en vue non simplement comme un objet mais dans la limite de certaines variations catégoriales réalisables sur la base d'un matériau donné à l'intuition simple. La forme du réel qui nous est donnée dans l'intuition catégoriale est indissociable des lois qui nous laissent libres de la modifier. C'est donc dans la mesure où la pensée se perçoit elle-même en retrait par rapport au donné qu'elle le perçoit comme déjà structuré (elle ne le saisit dans l'élément de la catégorie que parce qu'elle l'anticipe déjà comme ce sur quoi elle a, à l'intérieur de certaines limites, un pouvoir). Sans cette reprise de l'intuition sensible au niveau supérieur de l'intuition catégoriale, des objets pourraient certes nous être donnés, mais sans pouvoir être identifiés en vérité *comme* tels ou tels, sans que nous soit donnée l'évidence du « il en est réellement ainsi ». C'est là le sens de la distinction entre percevoir le livre et percevoir « *que* le livre est rouge », « *qu'il* est sur la table », etc. Les états-de-choses dépendent ainsi en dernière analyse dans les *Recherches Logiques* de ce que Husserl appelle « les lois purement catégoriales » ou « lois de la pensée proprement dite », lois dont il nous donne le sens au §62 de la 6^{ème} Recherche :

« Elles déterminent *quelles variations de formes catégoriales prédonnées quelconques sont possibles sur la base de l'identité d'une matière déterminée mais arbitraire* ; elles circonscrivent la multiplicité, idéalement délimitée, des réorganisations et des transformations des formes catégoriales sur la base d'un matériau demeurant identique »³⁹

Les états-de-choses ne peuvent avoir de sens que dans la tension constitutive du percevoir, celle qui oppose une certaine liberté de la pensée qui peut dans certaines limites faire varier les formes de la visée signitive et le matériau réel donné à l'intuition sensible qui exerce en retour un pouvoir de contrainte sur cette liberté. Le matériau brut sur la base duquel nous pouvons percevoir des états-de-choses ne se laisse de cette façon pas réduire à un « formatage » qui ne retiendrait du donné intuitif que ce qui est susceptible de passer au crible du langage et de recevoir pour toute forme celle de la proposition. La possibilité même des états-de-choses repose ainsi sur l'existence de lois telles que « lorsque un matériau quelconque en général a adopté ou est susceptible d'adopter une certaine forme, une sphère nettement circonscrite d'autres formes se trouve à notre disposition pour ce même matériau », de telle sorte qu'ils n'ont véritablement de sens que relativement ou à l'intérieur de cette « *sphère idéalement fermée de transformations possibles de chaque*

³⁸ RL 6, §43, p. 170.

³⁹ RL 6, p. 227.

forme donnée en formes toujours nouvelles »⁴⁰. L'idée à laquelle parvient ainsi la 6^{ème} Recherche est qu'il n'y a et ne peut y avoir d'états-de-choses qu'à condition de conjuguer deux thèses : d'un côté, la pensée exerce une certaine liberté sur le donné qu'elle reçoit et c'est ce qui lui permet de faire varier les formes catégoriales au travers desquelles s'organise notre accès au réel ; mais ces variations ne sont pas entièrement libres, et elles trouvent une double limitation, d'une part au niveau des règles de constitution du sens qui permettent à une proposition d'avoir une validité purement formelle (ce sont les règles grammaticales de la pensée purement signitive ou « lois de la pensée au sens impropre »), et d'autre part au niveau de l'applicabilité au réel des propositions qu'elle pense (c'est la raison pour laquelle Husserl insiste sur l'idée qu'une intuition catégoriale ne peut être qu'un acte *fondé* sur des actes intuitifs qui nous donnent directement le matériau de la connaissance, et qu'elle n'aurait pas de sens hors de cette logique de la fondation d'un acte sur un autre).

Il nous semble qu'il faut voir dans ce point la raison profonde pour laquelle la notion d'état-de-choses n'est jamais fixée ou identifiée une fois pour toutes dans les *Recherches Logiques* : elle est au carrefour de l'articulation concrète matérielle de la réalité et de notre liberté (restreinte) de faire varier la forme dans laquelle nous percevons le réel, et elle se nourrit de la tension qu'elle rend visible entre ces deux domaines. De ce point de vue, et selon que l'on se place d'un côté ou de l'autre de l'alternative, l'état-de-choses est tour à tour vérifiant – relativement à l'intention signitive qui le vise – et vérifié – relativement cette fois à la configuration effective des choses qui s'offrent à la perception. Il est tout à fait remarquable qu'avant de renvoyer à la corrélation *truth-bearer/truth-maker*, l'état-de-choses semblait se construire autour de la difficulté qu'il y a à les distinguer (même et surtout si cette distinction a pour vocation de les réunifier dans un second temps en visant l'idéal d'un recouvrement parfait entre les deux) et semblait, sinon interdire, au moins limiter le sens que pourrait recevoir cette distinction. Ce qui peut ainsi ressembler à une absence de solution ou à un brouillage extrêmement confus des termes entre lesquels doit s'établir la connaissance (et de ce point de vue les réflexions plus tardives de Husserl apporteront un progrès en distinguant clairement état-de-choses et situation-de-chose, tous deux n'ayant de sens que l'un par rapport à l'autre – la *Sachlage* servant de vérificateur du *Sachverhalt*) pourrait alors peut-être se lire dans un sens positif comme une mise en garde à l'égard de toute théorie de la connaissance qui voudra s'interroger sur le rapport entre les « objets » qui nous sont donnés à connaître et le cadre linguistique nécessaire à leur conceptualisation : une théorie, même vérificationniste, de la connaissance, ne doit pas se donner trop tôt la distinction entre la proposition et ce qui la rend vraie, sous peine de négliger cet écart fondamental entre la pensée et l'être qui sous-tend l'ensemble de la 6^{ème} Recherche et que seule une « élucidation phénoménologique de la connaissance » est susceptible de faire apparaître. Contrairement à ce que l'on aurait d'abord pu penser, cet écart ne peut être maintenu qu'en repartant de ce qui fait toute la complexité des objectités comme les états-de-choses, qui se situent à l'intersection du langage et du monde, au point de rencontre des modalités signitive et intuitive de l'intentionnalité.

La façon dont sont repensés les états-de-choses dans la 6^{ème} Recherche manifeste ainsi toute la réserve de Husserl à l'égard des autres élèves de

⁴⁰ RL 6, §62, pp.228-229 pour les deux dernières citations.

Brentano (auxquels il emprunte pourtant les termes du problème), et de l'intentionnalité comme moyen de pourvoir systématiquement les actes de l'esprit d'une référence. En analysant toutes les ambiguïtés et la complexité qui caractérisent la notion d'état-de-choses, Husserl abordait la thématique de la donation de façon résolument critique, et montrait que la référence d'une proposition n'est jamais donnée « toute nue », de façon simple : elle n'est donnée qu'avec l'écart qu'elle impose à la connaissance (le réel ne se donne pas simplement, il se donne à la connaissance *comme* réel) et avec les lois formelles qui nous permettent de le saisir de telle ou telle façon (et qui articulent l'idée d'une certaine liberté de la pensée à celle d'une contrainte du monde extérieur). Ce qui ressort alors et doit être interrogé, c'est l'ensemble des contraintes exercées par le donné perceptif sur une pensée animée par une liberté se situant toujours en deçà : dans le pouvoir de constitution du discours. Le problème n'est donc pas tant de savoir à quel type d'*entité* se réfère une proposition en attente d'un vérificateur que de se demander dans quelles conditions ou dans quels contextes se constitue pour nous le *sens* d'unités objectives telles que les états-de-choses, participant activement à la connaissance.

Pierre-Jean Renaudie
Université de Paris IV-Sorbonne